

Double appartenance et exil ; l'écriture des traversées culturelles

Dual belonging and exile ; the writing of cultural crossings

Boulahbal Karim*

Université Larbi Ben M'hidi. Oum El Bouaghi (Algérie),

Email: boulahbal.karim@univ-oeb.dz

Soumis, le

27/06/2025

Accepté, le

06/11/2025

Publié, le

01/12/2025

Abstract: In this article, we propose to examine the notion of "homeland" and the phenomenon of cultural transition through the experience of exile and uprooting. Our reflection is based on a sociological and literary approach to analyze how individuals, confronted with social and cultural dualities, construct and reconstruct their identities, that of dual belonging. In this perspective, we draw upon Marc Edmond's work on the psychology of self and group, as well as the novels of Leila Sebbar, whose writing illustrates the complexity of identity in-between spaces. Indeed, the individual draws on his or her personal specificities to distinguish himself or herself, while feeling a need for resemblance and belonging to a group. This paradox between singularity and mimicry is reinforced when the person leaves his or her homeland.

Keywords: *writing; in-between; cultural crossings; dual belonging; exile.*

Résumé: Nous proposons dans cet article d'examiner la notion de « patrie » et le phénomène du passage culturel à travers l'expérience de l'exil et du déracinement. Notre réflexion s'appuie sur une approche sociologique et littéraire pour analyser la manière dont l'individu, confronté à des dualités sociales et culturelles, construit et reconstruit son identité, celle de la double appartenance. Dans cette optique, nous mobilisons notamment les travaux de Marc Edmond sur la psychologie du soi et du groupe, ainsi que les œuvres de Leila Sebbar, romancière dont l'écriture illustre la complexité de l'entre-deux identitaire. En effet, l'individu puise dans ses spécificités personnelles pour se distinguer, tout en éprouvant un besoin de ressemblance et d'appartenance à un groupe. Ce paradoxe entre singularité et mimétisme se trouve renforcé lorsque la personne quitte sa patrie d'origine.

Les mots clés : *écriture ; l'entre deux ; traversées culturelles ; double appartenance ; exil*

*Auteur correspondant

INTRODUCTION

La notion de patrie renvoie traditionnellement au « *pays natal ou d'adoption pour lequel on éprouve un attachement profond* » selon l'encyclopédie Larousse en ligne. En situation d'exil, cependant, cette patrie originelle se mue souvent en un lieu imaginaire reconstruit par la mémoire et la distance. Comme l'observe Salman Rushdie, l'éloignement force l'écrivain exilé à « *reconquérir un passé* » tout en sachant que la distance rend impossible un retour intégral : « *nous créons [...] des patries imaginaires* ». (RUSHDIE, 1993, p69).

Parallèlement, les traversées culturelles, ces passages d'une culture à une autre confrontent l'individu à des identités plurielles. Le concept de transculturalité, forgé par Fernando Ortiz (1940) et théorisé par Wolfgang Welsch dans les années 1990, insiste sur ces croisements multiples qui enrichissent la diversité plutôt que de l'uniformiser (WELSH, 1999). L'exil enfin, ne désigne pas seulement un déplacement géographique, mais une condition existentielle faite de rupture et de dualité. Il implique « *la perte identitaire [...] d'une situation de liberté opprimée par rapport au pays d'origine et de liberté [relative] par rapport au pays d'accueil* » (WELSH, 1999, p4). L'exilé vit déchiré entre un « *ici* » souvent perçu comme hostile et un « *là-bas* » idéalisé, source d'angoisse et d'interrogations sur soi.

Dans ce contexte, l'identité apparaît comme un construit fluide, pris entre fidélité au soi d'origine et adaptation à l'autre. Le psychologue Edmond Marc souligne d'ailleurs le paradoxe du concept d'identité : celui-ci désigne à la fois ce qui nous rend uniques et ce qui nous rend semblables aux autres. Autrement dit, « *l'identité se propose... dans le paradoxe d'être à la fois ce qui rend [un individu] semblable et différent, unique et pareil aux autres* » (EDMOND, 2005, p33). Cette tension prend une acuité particulière chez les sujets en exil, dont le parcours est marqué par le déracinement, le décalage linguistique et culturel, et la quête d'une place légitime.

Afin d'éclairer ces dynamiques identitaires, nous adopterons une approche interdisciplinaire mobilisant la sociologie (notamment la sociologie de l'exil et de la migration), la psychologie (construction du soi, stratégies d'acculturation) et l'histoire (contexte postcolonial, mémoire collective). Le cas de l'écrivaine Leïla Sebbar servira de fil conducteur. Née en 1941 d'un père algérien et d'une mère française, Sebbar a grandi entre deux mondes, l'Algérie coloniale et la France, avant de s'installer en France à l'âge adulte. Son œuvre romanesque et autobiographique explore sans relâche le tiraillement identitaire des exilé(e)s, la double appartenance et la mémoire partagée entre patrie perdue et terre d'accueil. Cette position biographique singulière fait d'elle un exemple particulièrement

pertinent pour étudier la notion de patrie et les traversées culturelles dans la littérature contemporaine. En effet, Sebbar relie constamment son histoire personnelle à la grande Histoire, tissant un dialogue entre l'Algérie et la France, entre l'intime et le collectif (SEBBAR, 2001, p20). Nous verrons comment, à travers ses personnages, se déploie l'identité en tension (différenciation vs identification), comment l'exil devient un espace-frontière fécond en création, et quelles stratégies identitaires entre oubli de soi et ressourcement mémoriel permettent aux exilés de négocier leur appartenance.

1. L'identité en tension : entre différenciation et identification

L'exil exacerbe le besoin de se définir tout en se comparant à autrui. D'un côté, l'exilé revendique sa singularité liée à son origine ; de l'autre, la pression de l'intégration peut le pousser à une identification mimétique avec le pays d'accueil. Cette dialectique correspond au paradoxe sémantique de l'« *identité* » noté par Edmond Marc : « *être soi-même, unique, tout en ressemblant aux autres pour être accepté* » (EDMOND, 2005, p4). Dans les œuvres de Sebbar, les personnages illustrent vivement ce tiraillement. Nombre d'entre eux sont issus de l'immigration maghrébine en France et subissent un regard extérieur qui les renvoie à leur altérité. Par exemple, la narratrice de *L'arabe comme un chant secret* (écriture autobiographique de Sebbar) se souvient des questions insistantes de ses camarades d'école : « *Ton père est français ? Pourquoi tu t'appelles comme ça ? C'est pas un nom français...* » (SEBBAR, 2003, p11). Bien qu'elle affirme « *ma mère est française, de France* », son nom patronymique trahit une origine autre, suscitant la curiosité sinon la méfiance. Ce regard d'autrui enferme l'exilé dans une différence héritée (la terre des pères, la patrie d'origine) qu'il porte malgré lui.

Face à cette altérisation, les personnages de Sebbar oscillent entre deux élans identitaires. Le premier est un réflexe de différenciation : revendiquer haut et fort son héritage culturel pour ne pas se diluer. C'est le cas de certains enfants d'immigrés de ses romans qui trouvent fierté dans la culture parentale ou la religion ancestrale, comme un rempart identitaire. Le second élan est une quête d'identification à la société d'accueil, souvent par désir d'acceptation. Cela passe par le mimétisme des codes sociaux, vestimentaires, linguistiques du pays d'accueil. On songe ici au personnage de Shérazade, héroïne beure de ; *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* (SEBBAR, 1982, p3). Née en France de parents algériens, Shérazade fugue et s'immerge dans le Paris des années 1980 : elle s'habille à l'européenne, fréquente des jeunes français dont Julien, un cinéaste en herbe et occupe un immeuble désaffecté aux côtés de marginaux et d'autres

enfants d'immigrés. Ce faisant, elle tente d'échapper à l'identité assignée (jeune maghrébine musulmane) en adoptant pour un temps la bohème occidentale. On peut y voir une stratégie d'assimilation par l'imitation : Shérazade explore la possibilité d'être « *une jeune fille comme les autres* » dans la métropole française.

Or, ce mimétisme a ses limites. Même en se fondant dans le décor parisien, Shérazade reste marquée par son histoire familiale et le souvenir confus d'une autre patrie qu'elle n'a pas connue directement (l'Algérie, quittée enfant). De manière générale, chez Sebbar, les personnages qui cherchent à nier leur différence se heurtent à des rappels du passé : un nom, un trait physique, un accent familial, ou le poids de la mémoire collective. À l'inverse, ceux qui s'enferment dans la seule identité d'origine éprouvent une difficulté à exister socialement dans le présent. Sebbar met ainsi en scène le paradoxe du déraciné : il n'est jamais tout à fait l'un ni tout à fait l'autre. Cette tension permanente peut engendrer une forme de crise identitaire, proche de ce que la psychologie décrit chez les migrants de seconde génération, qui naviguent entre le désir d'être fidèles à l'héritage parental et celui d'être acceptés dans le groupe majoritaire.

Un aspect marquant est le sentiment d'inadéquation et de doute de soi que produit ce tiraillement. Socialement, il peut conduire à une marginalisation intérieure : même entouré, l'individu se sent seul parmi les autres, étranger aux deux mondes. Sebbar exprime bien cela par la voix de ses narrateurs adolescents, qui alternent entre fierté rebelle et honte diffuse. La singularité dont ils héritent (par exemple, une histoire familiale liée à la guerre d'Algérie) peut devenir un fardeau s'ils la taisent, ou au contraire une source de richesse intérieure s'ils la reconnaissent. C'est pourquoi l'auteure insiste souvent sur la nécessité de mettre des mots sur cette identité plurielle pour la construire. En somme, l'identité en exil se trouve en équilibre instable entre différenciation et identification, équilibre dont la conscience aiguë est à la fois douloureuse et, potentiellement, créatrice.

2. L'exil comme espace-frontière : double appartenance et quête d'équilibre

Plutôt qu'un simple déchirement stérile, l'exil apparaît chez Sebbar comme un espace-frontière, une zone liminale où une nouvelle identité peut émerger. Elle-même se définit comme « *femme dans l'exil, c'est-à-dire à la lisière, frontalière ;[...] au bord toujours, d'un côté et de l'autre, en déséquilibre permanent. Un déséquilibre qui [...] me fait exister, me fait écrire* » (SEBBAR, HUSTON, 1986, p80). Cette confession de Sebbar souligne que vivre entre deux mondes – entre ici et là-bas – est certes instable, mais aussi fécond : c'est de cet entre-deux que naît son écriture. On retrouve ici l'idée du « *tiers-espace* » chère

au théoricien HomiBhabha : « *ce lieu intermédiaire où les identités ne sont ni figées ni exclusives, mais en constante réinvention. Être à la frontière de deux cultures, c'est risquer le déséquilibre, mais c'est aussi bénéficier d'une double perspective* » (BHABHA, 1994).

Les personnages de Sebbar illustrent cette double appartenance vécue non comme une simple division, mais comme une position d'aller-retour. Leurs pensées voyagent sans cesse entre la patrie d'origine et le pays d'accueil. Par exemple, dans *La Seine était rouge*, roman paru en 1999 et qui évoque le massacre d'Algériens à Paris en 1961, la jeune protagoniste française d'origine algérienne part à la recherche du passé de son père. Bien qu'insérée dans le présent parisien, elle entreprend une traversée imaginaire vers l'Algérie de la mémoire. Ce voyage introspectif et historique lui permet de combler des vides identitaires : elle découvre qu'une part d'elle-même était restée sur l'autre rive de la Méditerranée, dans ces événements traumatiques tus par l'Histoire officielle. De même, dans la trilogie *Shérazade*, l'héroïne éponyme oscille entre son présent en France et la tentation d'un retour au « *bled* » qu'elle fantasme sans vraiment le connaître. L'« *entre-deux* » culturel est pour elle source de rupture (elle fugue, se coupe de sa famille) mais aussi de construction, car c'est en se confrontant à l'altérité qu'elle finit par mieux cerner qui elle est. La quête de l'équilibre se manifeste souvent par des allers et retours symboliques : rêveries du pays perdu, échanges épistolaires avec la famille restée au pays, voyages réels ou imaginaires.

Cet espace-frontière qu'est l'exil est à la fois géographique et intime. Géographiquement, l'exilé se tient en marge, ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors, que ce soit le migrant fraîchement arrivé ou l'enfant d'immigrés évoluant en périphérie des deux cultures. Intimement, cette position liminale se traduit par un regard distancié et critique. Sebbar montre que ses personnages, de par leur double ancrage, portent un « *regard aigu [...] sur les autres [...] sur le désordre du monde [...] les effets dévastateurs des guerres coloniales et des guerres civiles... Ils seront écrivains* » (SEBBAR, 2001, p66). Cette citation tirée d'*Une enfance outremer* souligne que ceux qui grandissent entre deux univers acquièrent une compréhension précoce des contrastes culturels et des injustices historiques. L'« *entre-deux* » peut ainsi devenir un poste d'observation privilégié sur le monde, et même un moteur de création artistique ou littéraire. En effet, nombre d'écrivains issus de la migration (Salman Rushdie, Assia Djebar, Amin Maalouf, etc.) ont fait de cette position frontalière le cœur de leur inspiration. Amin Maalouf, franco-libanais, revendique par exemple d'être à la lisière de deux pays et de plusieurs cultures, affirmant : « *C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais de moi-même ?* »

(MAALOUF, 1998, p17). Cette réflexion rejoint l'idée que la double appartenance, loin d'être un handicap, peut constituer une identité additionnelle plutôt que soustractive.

Cela n'empêche pas que l'équilibre soit difficile à trouver. L'« *entre-deux* » est souvent comparé à une ligne de crête étroite : le risque est de tomber d'un côté ou de l'autre, soit dans le rejet de ses origines, soit dans le refus du nouveau monde. Sebbar confronte ses personnages à ce défi de l'équilibre. Certains d'entre eux cherchent des stratégies d'adaptation originales : par exemple, l'héroïne de *Shérazade* investit la culture française (littérature, cinéma, vie bohème) tout en racontant aux autres des histoires inspirées des *Mille et Une Nuits*, comme si elle devenait passeuse de sa culture d'origine auprès de ses amis français. D'autres personnages, au contraire, vivent l'« *entre-deux* » comme un *no man's land* douloureux et choisissent une résolution tranchée : ainsi, la sœur de Leïla Sebbar, évoquée par l'auteure, n'a pu supporter ce déséquilibre et est retournée vivre en Algérie, fuyant un exil qui la rendait malade. Chaque exilé oscille entre le repli et la traversée continuelle de la frontière culturelle. La littérature de l'exil met en lumière ce vécu frontalier et contribue à lui donner du sens.

Dans un registre comparatif, d'autres auteurs contemporains ont exploré cette thématique de la double appartenance. Par exemple, l'écrivaine franco-algérienne Nina Bouraoui, dans *Garçon manqué* paru en 2000 décrit son identité comme un mélange déchiré entre l'Algérie de son enfance et la France de son adolescence. De même, la Sénégalaise Fatou Diome, dans *Le Ventre de l'Atlantique* de 2003, figure de la diaspora africaine en France se focalise sur les rêves de retour au pays natal et la désillusion qui l'accompagne. Ces œuvres corroborent l'idée que l'exil crée un espace mental intermédiaire, où le sujet tente d'articuler deux loyautés sans les trahir. L'originalité de Sebbar est de traiter cette problématique à travers une écriture fragmentée, faite de souvenirs, de témoignages et de récits enchâssés, qui reflète formellement l'identité morcelée de ses personnages. L'exil, espace-frontière, devient sous sa plume un pont entre les cultures – un lieu où peut s'élaborer une synthèse identitaire, fût-elle provisoire et fragile.

3. Stratégies identitaires des exilés : entre émancipation et mémoire

Confrontés aux injonctions d'assimilation du pays d'accueil, les personnages en exil adoptent diverses stratégies identitaires pour survivre et se construire. Ces stratégies oscillent généralement entre deux pôles : l'émancipation vis-à-vis du passé (pour s'inventer un avenir affranchi) et la fidélité à la mémoire

(pour ne pas perdre le lien avec ses racines). Le sociologue Abdelmalek Sayad parlait à ce propos de « *double absence de l'immigré – ni tout à fait présent ici, ni tout à fait resté là-bas – qui le place dans une situation intenable s'il ne la résout pas* » (SAYAD, 1999, p122). (Pour sortir de cette impasse, certains choisissent la voie de l'intégration à tout prix : c'est le cas de personnages qui cherchent à oublier leur origine, à « *faire peau neuve* » en quelque sorte. Ils vont parfois jusqu'à changer de prénom, de mode de vie, s'éloigner de leur communauté d'origine.

Cette stratégie d'assimilation radicale correspond, en psychologie de l'acculturation, à l'un des quatre profils identifiés par John Berry. Elle permet d'éviter la stigmatisation, mais au prix d'un reniement potentiellement douloureux. On devine que chez Sebbar, une telle option est rarement couronnée de paix intérieure : l'oubli forcé de la patrie laisse un vide, une sorte d'amputation de soi (pour reprendre l'image de Maalouf).

D'autres personnages optent pour la stratégie opposée, que Berry nomme « *séparation* » : ils se réfugient dans la mémoire de la patrie perdue, cultivant la nostalgie, parfois même en rejetant la culture du pays d'accueil. Ces exilés-là s'efforcent de recréer, en terre étrangère, une petite patrie de substitution par la langue maternelle, la religion, la transmission des souvenirs familiaux. Dans l'œuvre de Sebbar, on voit par exemple des personnages de parents immigrés qui n'enseignent pas le français à la maison pour préserver la langue d'origine, ou qui vivent dans le souvenir constant du « *bled* ». Cependant, Sebbar montre bien que cette stratégie a son revers : le risque de l'enfermement.

À ne vivre que dans le passé ou la communauté d'origine, les exilés se condamnent parfois à l'exclusion du nouveau milieu, et leurs enfants en souffrent d'autant plus, pris entre deux loyautés. C'est ce qu'on observe dans *Parle, mon fils, parle à ta mère* de Leila Sebbar (1984), roman épistolaire où le dialogue entre une mère algérienne et son fils né en France révèle l'incompréhension mutuelle : la mère s'accroche aux valeurs traditionnelles, tandis que le fils, élevé en France, aspire à plus de liberté individuelle. Le jeune homme oscille entre la tendresse pour sa culture d'origine (qu'il ne veut pas totalement trahir) et le besoin de s'émanciper du carcan familial.

Entre ces deux extrêmes, beaucoup adoptent des stratégies intermédiaires relevant de l'intégration biculturelle (chez Berry) : c'est-à-dire la tentative de combiner allégeance au passé et ouverture à la modernité du présent. Cette voie d'équilibre est sans doute la plus valorisée dans la littérature de l'exil contemporain. Elle se manifeste chez Sebbar par des personnages qui, tout en s'insérant dans la société française, gardent vivante la mémoire de leur patrie

ancestrale et la partagent. Par exemple, dans *La Seine était rouge*, le père, ancien immigré algérien, avait choisi pendant des années de taire son passé traumatique pour s'intégrer discrètement. Mais sous l'impulsion de sa fille, il finit par lui raconter son histoire, celle de la manifestation de 1961, la répression violente, lui léguant ainsi une mémoire dont elle fera son propre chemin (SEBBAR, 1999, p73). Cette transmission intergénérationnelle représente une véritable stratégie identitaire : elle permet à la nouvelle génération de ne pas être coupée de ses racines tout en étant pleinement consciente de son contexte français. La littérature elle-même sert ici de médiation : c'est en écrivant cette histoire que Sebbar (par personnage interposé) offre un espace de reconnaissance aux exilés de l'histoire.

En effet, la littérature d'exil joue souvent le rôle d'un lieu de résistance symbolique. Face au discours dominant qui pourrait exiger l'oubli (par exemple l'amnésie coloniale ou la pression à l'assimilation sans condition), l'acte d'écrire permet de préserver la mémoire et de la transmettre. Sebbar en est convaincue : « *réécrire l'Histoire ou plutôt le silence de cette Histoire, celui de la langue du pays natal, d'une langue méconnue et étrangère* » (SEBBAR, 2003, P15) est vital pour retrouver sa place. Son écriture fait revivre « *tout un passé en restant dans son présent, à ce croisement de cultures* » (SEBBAR, 2003, p17). Autrement dit, elle crée par la fiction un pont entre le pays perdu et le pays adopté. Cette réappropriation par le récit est une forme d'émancipation à part entière : elle libère la parole confisquée des exilés, notamment de ceux qui sont « *sans voix* » dans l'Histoire officielle (aleph.edinum.org). On retrouve une démarche similaire chez d'autres écrivains de la migration : Assia Djebar, par exemple, dans *La disparition de la langue française* (2003), met en scène un exilé algérien revenant au pays après des années en France, confronté aux fantômes du passé ; Tahar Ben Jelloun, de son côté, évoque dans *L'Enfant de sable* (1985) le poids du secret familial qu'il faut coucher sur la page pour s'en délivrer.

Enfin, il convient de souligner la perspective féminine que Leïla Sebbar apporte à ces questions identitaires. Être une femme en exil, c'est subir un double défi : celui du déracinement et celui des normes de genre, potentiellement différentes entre la culture d'origine et la culture d'accueil. Sebbar donne la parole à de jeunes héroïnes (Shérazade, Leïla dans *Mon cher fils*, etc.) qui cherchent à s'émanciper non seulement du colonialisme intériorisé ou du racisme ambiant, mais aussi du patriarcat. L'exil peut ainsi devenir, pour ses personnages féminins, une occasion d'émancipation personnelle. L'exemple de Shérazade est parlant : sa fugue à Paris est autant une protestation contre l'autorité paternelle qu'une quête identitaire culturelle. De même, Sebbar elle-même, dans ses écrits

autobiographiques (*Je ne parle pas la langue de mon père*, 2003), exprime comment, en tant que fille d'Algérien, elle a dû retrouver la trace de son père à travers la langue et l'histoire, deux domaines souvent accaparés par les hommes. On pourrait dire que l'écriture est pour elle un acte de réappropriation de son héritage paternel par une voix féminine. Plus largement, la littérature des femmes en exil apporte souvent une sensibilité particulière : attention aux transmissions intimes (contes, chants, langue maternelle), aux souvenirs de l'enfance, aux relations familiales. Ces éléments, qui occupent une place centrale chez Sebbar, montrent que la construction identitaire passe aussi par la sphère privée et émotionnelle. La femme exilée, gardienne souvent de la mémoire familiale, devient chez Sebbar un personnage-clé pour négocier l'identité entre deux cultures, sans sacrifier ni sa liberté ni sa mémoire.

4. CONCLUSION

Au terme de cette analyse, il apparaît que le concept de patrie pour les écrivains en exil ne peut plus être envisagé de façon univoque. Loin d'être un simple lieu géographique, la patrie devient chez Leïla Sebbar et d'autres auteurs migrants une notion plurielle et évolutive. Elle est à la fois le pays des origines, parfois idéalisé, parfois douloureux et une patrie d'adoption où se rejouent de nouvelles allégeances. Entre ces deux, s'intercale la patrie imaginaire, cet espace recréé par l'écriture et la mémoire, qui permet à l'exilé de recomposer ce qui a été perdu. Les traversées culturelles, quant à elles, apparaissent comme des cheminements identitaires faits de va-et-vient, de ruptures et de croisements.

L'analyse interdisciplinaire nous a permis de voir comment se conjuguent les dimensions psychologiques (quête de soi, résilience face au trauma du déracinement), sociologiques (intégration, discrimination, position liminale) et historiques (poids du passé colonial, transmissions générationnelles) dans la formation de ces identités entre les mondes.

Le cas de Leïla Sebbar montre de manière emblématique que l'exil, s'il provoque une crise de la filiation et du soi, peut aussi devenir un lieu de création et de médiation. Son écriture sert de trait d'union entre l'Algérie et la France, entre hier et aujourd'hui, offrant un espace symbolique où les voix menées au silence (les oubliés de l'Histoire, les immigrés anonymes, les femmes marginalisées) peuvent s'exprimer (aleph.edinum.org.). En explorant les déchirements de personnages tiraillés entre deux patries, Sebbar met en lumière l'universalité de la question identitaire à l'ère des migrations. Elle rejoint en cela des penseurs comme Amin Maalouf, pour qui « *chaque individu est porteur de*

multiples appartenances et dont l'identité composite fait la richesse » (MAALOUF, 1998).

En définitive, la patrie n'est plus, dans la littérature contemporaine de l'exil, un point fixe et exclusif. Elle est un horizon intérieur, parfois en mouvement, que l'écrivain s'approprie et redéfinit. Les traversées culturelles forcent à repenser la notion même d'identité, non comme une essence figée, mais comme une dynamique ou un dialogue constant entre le même et l'autre. Les personnages de Sebbar incarnent cette dynamique : ils cherchent un équilibre entre l'émancipation individuelle (ne pas être enfermés par le passé ou les stéréotypes) et la fidélité à une mémoire collective qui les dépasse. De cette tension naissent des œuvres littéraires profondément humaines, où le lecteur est invité à partager l'intimité de l'entre-deux. En lisant Sebbar, on prend conscience que l'exilé est peut-être, pour reprendre l'expression de l'auteure « *en écho à Césaire, un « franc-tireur » à la lisière dont le déséquilibre même, il [le] fait exister, [le] fait écrire* » (SEBBAR, HUSTON, 1986, p36). La patrie de l'exilé se trouve alors, en dernière analyse, dans cet espace scriptural et imaginaire où les frontières s'estompent, un lieu de mémoire vivante et de renaissance identitaire. Les traversées culturelles, loin d'appauvrir la littérature, l'ont au contraire irriguée de nouvelles voix et d'une pensée riche sur l'identité, faisant de ces œuvres un miroir des sociétés contemporaines métissées et en quête de sens.

5. BIBLIOGRAPHIE:

- BEN JELLOUN Tahar (1985), *L'enfant de sable*, Paris, Seuil.
- BHABHA, Homi K. (1994). *The Location of Culture*. Londres : Routledge.
- BOURAOUI, Nina (2000). *Garçon manqué*. Paris : Stock.
- DIOME, Fatou (2003). *Le Ventre de l'Atlantique*. Paris : Éd. Anne Carrière.
- DJEBAR, Assia (2003). *La disparition de la langue française*. Paris : Albin Michel.
- EDMOND, Marc (2005). *Psychologie de l'identité : Soi et le groupe*. Paris : Dunod.
- Graber, M., MegardMutezintare, C.-L., &Gakuba, T.-O. (2010). Chapitre IV. Processus d'acculturation. In *Les étudiants d'Afrique subsaharienne* (1-). Éditions ies. <https://doi.org/10.4000/books.ies.155>
- MAALOUF, Amin (1998). *Les Identités meurtrières*. Paris : Grasset.
- ORTIZ, Fernando (1940). *Contrapunteocubanodeltabaco y el azúcar*. La Havane : J. R. Roig (ouvrage fondateur sur la transculturation).
- RUSHDIE, Salman (1993). *Imaginary Homelands / Patries imaginaires*, (traduit par Chatelin Aline). Essais (1981-1991), Paris.
- SAYAD, Abdelmalek (1999). *La Double Absence*. Paris : Seuil.
- SEBBAR, Leïla (1982). *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*. Paris : Stock.
- SEBBAR, Leïla (1984). *Parle, mon fils, parle à ta mère*. Paris. Stock.
- SEBBAR, Leïla. HUSTON Nancy, (1986). *Lettres parisiennes, Autopsie d'un exil*, Paris, Bernard Barrault.
- SEBBAR, Leïla (1999). *La Seine était rouge*. Paris. Thierry Magnier.

SEBBAR, Leïla(dir). (2001). *Une enfance outremer*. Paris : Seuil.

SEBBAR, Leïla (2003). *Je ne parle pas la langue de mon père*. Paris. Julliard.

WELSCH, Wolfgang (1999). « Transculturality – the puzzling form of cultures today », in *Spaces of Culture : City, Nation, World* (dir) M. Featherstone & S. Lash. Londres. Sage.